

Daniel Gustafsson

Père éperdu

Traduit du suédois par Jean-Baptiste Bardin

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Myriam Anderson et Delphine Valentin

La citation de la page 205 est extraite de *Remarques mêlées*
de Ludwig Wittgenstein (traduction de Gérard Granel,
Flammarion, 1984).

Titre original : *Odenplan*, Nirstedt

Published by arrangement with Sebes & Bisseling Literary Agency
Scandinavia and Nordik Literary Agency

© Daniel Gustafsson, 2019

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la traduction française

En un éclair, il vit sa propre chute.

Ivar Lo-Johansson

L'aurore, enfin, dévoile lentement la pièce. Les objets, les meubles, chaque angle, chaque recoin se détachent graduellement de l'obscurité grise. Il se redresse dans le lit, s'appuie sur son coude et se penche sur le visage de l'enfant, doucement, pour ne pas le réveiller. Le petit garçon est couché contre le mur, tout au fond du lit. Il s'est endormi sur le dos, comme autrefois, et a passé la nuit dans cette position. D'abord intimidé, il a finalement fermé les yeux, sans rechigner ni montrer d'inquiétude. Ils ont pris le livre que le garçon avait ramené dans son cartable, avec ses jouets et ses vêtements, puis il a éteint la lampe et repris l'histoire des lapins du parc Vasa, là où il l'avait laissée six mois plus tôt, en repartant de la dernière phrase, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption. Une fois seulement, il a sauté un long passage sans rien dire et continué naturellement l'histoire. Le garçon a ri en reconnaissant les aventures du lapin, puis il s'est tu, laissant sa respiration envahir les ténèbres.

La chambre donne sur une cour sombre et étroite, un puits de lumière où le soleil ne perce jamais, même en plein jour. Dehors, une pluie d'automne fouette les

grilles de ventilation, violemment, assidûment, couvrant les bruits diffus de la circulation, comme si la clameur, la vie même, se trouvait dans une bulle, hors du temps.

L'enfant respire en un flux régulier, on devine entre ses lèvres un mélange de dents de lait et de dents d'adulte. Dans le demi-jour, la bouche paraît sombre, comme le reste du visage. Il écarte une mèche tombée sur le sourcil du garçon, qui pousse un soupir et referme la bouche, puis il pose sa main rugueuse sur le front doux et pâle. Une cicatrice brille sur son auriculaire, juste un trait blanc, un lambeau de tissu, une légère balafre, à peine visible à l'œil nu. Elle est là, pourtant, comme une marque indélébile, comme la greffe d'un corps étranger. Il sait ce que cache cette cicatrice : une blessure qui essaye de s'extraire. Le morceau de peau n'est plus qu'une membrane fragile. Il sent qu'à tout moment, la plaie peut se rouvrir de part en part et laisser s'échapper des entrailles, noires et luisantes.

Elle s'était ouverte juste en dessous de l'articulation des phalanges, dans la lumière vaporeuse du printemps. Environ un centimètre de long sur quelques millimètres de large. Elle avait la forme – peut-être ne l'avait-il pensé que plus tard – d'une bouche ouverte, à la verticale, ou d'un œil. Le bras en l'air, il avait regardé le sang couler lentement le long de son poignet et elle, elle l'avait fixé, assise sur le canapé, en tenant dans ses bras l'enfant qui pleurait. Un sentiment de clarté l'avait saisi, une eau limpide qui coulait de ses yeux et aiguisait son regard. Chaque arête de la pièce était une entaille dans sa chair.

Il s'était cogné fort contre la table mais cela n'avait pas fait mal. Le coup était parti tout seul. Sous sa peau, une

puissance invisible avait pris possession de ses muscles qui s'étaient convulsivement bandés. Était-ce la faute de l'enfant qui hurlait, se tortillait, courait autour de la table du salon ? Était-ce la tasse de café renversée qui l'avait enfermé dans sa colère ? Le poing, en tout cas, avait manqué la table et frappé le rebord. Il n'avait pu lutter contre la gravité de son propre bras, contre son poids, son énergie et, plus tard, il s'était convaincu que cette force ne venait ni de lui-même ni de la pièce, mais de quelque chose de plus lointain. Au moment où la main avait touché la table, l'enfant s'était figé avant de se précipiter sans rien dire dans les bras de sa mère. Et il avait vu, avec une acuité implacable, que c'était lui qu'il fuyait, par peur de sa main, par peur qu'elle ne frappe autre chose que la surface du bois. Il avait vu et il avait détourné le regard du canapé, de l'enfant sanglotant dans les bras de sa mère dont les yeux rouges le fixaient sans le voir, lui et sa main, et dont la bouche murmurait : *ça y est, ça commence*. Mais, bien sûr, cela avait commencé depuis longtemps et présageait déjà la suite.

Il retire sa main mais reste allongé, le corps tourné vers l'enfant endormi. Après quatre mois de courriels acharnés et blessants, elle avait finalement appelé. La voix tremblante d'une violence contenue, elle avait dit que l'enfant voulait le voir et beaucoup d'autres choses encore, et lui, sur la réserve, avait répondu par monosyllabes. Sa propre voix lui avait paru étrangère, fragile. Sa voix à elle était comme un fil qui l'attachait à la pièce. Elle voulait juste dire qu'elle avait besoin de lui, qu'elle ne s'en sortait pas toute seule, qu'elle devait souffler un peu, et puis que l'enfant aussi avait besoin de

lui, et qu'il devait prendre ses responsabilités, arrêter de se cacher, de *faire l'autruche*. C'étaient ses mots. Mais surtout, elle avait dit que l'enfant *avait besoin de lui* et qu'elle lui faisait confiance, qu'il était *parti se planquer* mais qu'il ne pouvait pas s'échapper. Il l'avait écoutée en approuvant, sans prendre la peine d'expliquer que c'était plus une *errance* qu'un *départ*, sans dire grand-chose d'ailleurs, le téléphone à la main, les yeux fermés. Il n'avait jamais rien ressenti d'aussi dur, d'aussi rugueux que cette confiance, que cette idée que l'enfant avait besoin de *lui*.

Tandis qu'ils parlaient, une pie tournoyait sur les toits de la ville, comme une ombre noir et blanc dans le ciel nuageux. Un sentiment vague et fugace l'avait pénétré. Un début d'émotion.

Ils s'étaient mis d'accord sur les détails. Elle laisserait l'enfant dimanche après-midi, il passerait la semaine avec lui, et le week-end ils verraient comment cela s'était passé. Entre-temps, elle prendrait régulièrement des nouvelles par SMS. Pas d'appel. Elle serait partie quelques jours, elle ne disait pas où. Il avait raccroché avec un mélange de soulagement et d'appréhension. Puis il était resté longtemps devant la table de la cuisine, le téléphone à la main. En fond d'écran, son fils le regardait, le visage grave. Vertige, légèreté, pesanteur.

Dans l'obscurité, il se penche à nouveau sur le visage de l'enfant. Les nuances de gris, encore floues, sont de plus en plus claires. Il tend l'index vers la joue de son fils et la caresse jusqu'à la bouche, doucement, pour ne pas le réveiller. Depuis le début, son instinct le conduit vers le même point, vers cette tache presque invisible

qui brille d'un éclat aveuglant quand elle apparaît, sur la lèvre supérieure.

Le mouvement est délicat mais l'enfant se réveille malgré tout, sans un geste, juste un frémissement, un éclair sur son visage qui dessille ses paupières et le fait regarder droit devant lui. Il retire son doigt. L'enfant n'a pas l'air perdu, il voit même très bien où il est. Il se frotte les yeux, se redresse et regarde tout autour, alerte. Il a quitté son corps endormi et plongé directement dans la lumière du jour.

« C'est grand ici ! Beaucoup plus grand qu'à la maison. »

Il ne répond pas tout de suite, il jette un coup d'œil à la pièce. Elle est presque vide, meublée seulement du lit dans lequel ils se trouvent, d'un vieux bureau, d'une chaise près de la fenêtre et d'une deuxième qui fait office de table de nuit.

« Oui, je sais. En fait c'est beaucoup trop grand. En tout cas pour nous deux, dit-il en esquissant un sourire.

– Tu ne vas pas acheter de meubles ?

– Si, il va bien falloir. Et puis j'ai encore des choses à moi à la maison... Je veux dire chez maman. »

Il sent ce que les deux expressions ont d'antagoniste à *la maison* et *chez maman*. La phrase est abrupte, étrange, elle lui heurte les lèvres.

Il regarde à nouveau la pièce. Les fenêtres sont obstruées par de maigres stores tordus, le papier peint des années 1990 est taché et déchiré, une ampoule de chantier pend au bout d'un fil, on devine le sol sous le lino troué.

Il a obtenu ce logement par la commune. C'est un bail de courte durée, un appartement de rez-de-chaussée, au fond d'un immeuble, qui s'ouvre directement sur la cage d'escalier, comme une grotte ou un passage souterrain. Deux pièces et une cuisine, aux fenêtres donnant sur deux cours sombres. Celle de la chambre est si étroite qu'il faut sortir la tête pour voir le ciel ou s'appuyer à la vitre et regarder en l'air. C'est ce qu'il avait fait le jour de la visite, au début de l'été, parmi les dizaines de visiteurs aux silhouettes rampantes qui s'agitaient dans la pièce tandis que l'agent attendait en bâillant sur le pas de la porte. Même s'il n'y avait pas grand-chose à voir, il était resté jusqu'à la fin de la visite, inspectant chaque robinet, chaque porte de placard, pour montrer son intérêt, au cas où cela favoriserait son dossier. Les autres candidats chipotaient, ils se plaignaient que le loyer était trop cher, les conditions de préavis trop hasardeuses. Et il s'était retrouvé seul en lice, assez désespéré pour accepter cet appartement après vingt ans sur la liste d'attente de la commune. C'était tôt le matin, un moment perdu hors du temps. Il y avait quelques mois, en réalité. Le ciel d'été était assombri par de gros nuages de pluie qui renforçaient l'aspect sinistre de l'appartement. C'est peut-être mieux ainsi, avait-il pensé. De le voir sans fard, à nu.

« Est-ce que je vais être ici souvent ? » demande l'enfant.

Il ne porte pas de jugement, il veut seulement démêler la question.

« On verra. Tu as ton mot à dire, toi aussi. Mais dans ce cas, il faudra ramener quelques affaires de chez maman.

– OK », dit-il.

Ou est-ce un simple haussement d'épaules ? Il lui passe par-dessus pour sortir du lit, se dirige droit vers la chaise du bureau où sont empilés ses vêtements et retire à la hâte son pyjama. Dans la lumière du matin, crue et désolée, il semble plus mince que jamais. Il a grandi pendant ces quelques mois, sa silhouette s'est allongée. C'est peut-être une illusion, l'éclairage, le décor. Ses traits sont plus pointus, ses côtes saillantes. Et dans la fraîcheur du matin d'automne, on distingue la chair de poule sur ses jambes et sur ses bras.

Il enfile son pull et son jean, s'assoit sur le bord de la chaise et se débat un instant avec une paire de chaussettes roulées en boule sur la pile de vêtements. Une fois habillé, il met sa casquette qu'il a laissée sur le bureau au milieu des vieux journaux, se tourne vers le lit et dit :

« Je suis prêt ! Y a quoi pour le petit déjeuner ? »

Et lui reste assis au bord du lit. Ce n'est pas qu'il hésite mais il aimerait figer cet instant : l'enfant sur la chaise, son mouvement décidé qui ne prend rien du passé et ne laisse pas de traces derrière lui.

« Comme d'habitude : du muesli et des tartines. Ça te va ?

– Y a pas de chocolat chaud ?

– J'ai oublié d'en acheter. »

L'enfant acquiesce. À chacune de ses paroles, à chacun de ses gestes s'oppose une force contraire, comme s'il se déplaçait sous l'eau. Rien ne ressemble plus au monde qu'il connaissait autrefois et qu'il connaît encore un peu.

Elle était arrivée la veille avec l'enfant, en fin d'après-midi, et ils avaient procédé à l'échange dans le

couloir étroit et sombre. Elle n'avait même pas voulu entrer. L'enfant l'a embrassée, sans conviction. Puis il a posé son sac à dos sur le sol poussiéreux de l'entrée, défait ses lacets et rangé ses chaussures sur l'étagère, à côté des bottines de son père. Elle a attendu qu'il ait fini, puis s'est baissée et a pris son fils dans ses bras, sur le pas de la porte, longtemps, si longtemps que l'enfant a dû briser cette étreinte. Elle a marmonné un *au revoir* engourdi et pâteux, s'est retournée et a fermé la porte. L'instant d'après, elle n'était plus là. L'enfant a fixé la porte quelques secondes encore, avant de se retourner vers l'appartement sombre dont il a examiné chaque pièce, avec un mélange d'intérêt et de scepticisme, tandis qu'il restait quelques pas en arrière. La visite terminée, l'enfant s'est assis à la table de la cuisine.

« Il fait noir ici, a simplement dit le garçon, en tripotant un stylo qui traînait à côté d'une vieille grille de mots croisés à moitié remplie.

– Je sais, a-t-il répondu, appuyé au chambranle de la porte. Mais il y a ça. »

Et sans quitter sa position, il a appuyé sur l'interrupteur de la lampe de la cuisine, une lampe en plastique des années 1960, achetée dans une brocante et ramenée de son ancien appartement. Un rond de lumière est tombé sur les miettes de la table, éclairant le profil du garçon.

« J'aime bien cette lampe, a dit l'enfant.

– Moi aussi. »

La soirée a passé lentement, ponctuée d'échanges embarrassés. Chaque regard timide du garçon, chacune de ses réponses, brève et fuyante, lui empoignait le cœur comme une petite main osseuse et suspendait

ses battements. Pour le dîner, il a juste ouvert une boîte de soupe de petits pois, il savait que le garçon aimait ça. Lui-même n'y a qu'à peine touché. Puis ils se sont assis ensemble sur le lit et le garçon a joué sur une tablette à un jeu au graphisme grossier et aux horribles mouvements en trois dimensions, jusqu'à ce que sa vue se brouille. Il a joué longtemps, lui expliquant le monde parallèle sur l'écran, un univers multicolore auquel lui seul avait accès et qui faisait briller ses yeux. Et cette lumière était la seule chose qui comptait. Au bout d'une demi-heure environ, quand il a enfin osé s'approcher, il a senti la chaleur de la petite épaule contre son bras. L'enfant s'est figé puis écarté de quelques centimètres sur le bord du lit, avant de se détendre à nouveau et de retourner à son jeu et à son monologue énigmatique sur les fonctions des quatre éléments. Lui, il opinait en silence et ses pensées se sont envolées vers une étendue d'eau, étale et infinie, sans forme ni couleur, comme un miroir tendu au firmament. L'intimité était une barrière infranchissable.

Il repense à cette nuit du printemps dernier, après le coucher de l'enfant. La seule fois où ils avaient eu une discussion sérieuse. Il avait ressenti un calme trompeur. Tout était encore sous contrôle ce soir où il avait frappé la table de toute sa force refoulée, quand sa blessure s'était ouverte et avait formé cette cicatrice à la jonction des phalanges. Pourtant, malgré ce calme, ou plutôt à cause de lui, il était certain alors que ce n'était qu'un moment d'égarement sans importance qu'on oublierait facilement. La conversation s'était tarie. Elle comprenait tout ce qu'il disait, le sens des mots et ce qu'ils cachaient,

il s'en était rendu compte par la suite. Ils n'avaient pas avancé, seulement tourné en rond, ressassant les mêmes sujets, s'en tenant aux questions pratiques et anodines, jusqu'à ce que leurs voix, déjà basses pour ne pas réveiller l'enfant, se fussent entièrement dissoutes dans le silence, laissant place au murmure du soir, au bruit sourd du lave-vaisselle, aux pas dans l'appartement du dessus, aux bus qui passaient dans la rue... À la fin, elle avait poussé un long soupir et regardé par la fenêtre, peut-être la mouette qui planait entre les toits dans le ciel bleu foncé, comme suspendue à un fil invisible, presque immobile. Elle était restée ainsi un moment, avant de partir se coucher en laissant sur la table son verre de vin auquel elle n'avait pas touché. Il était resté sur sa chaise, buvant le sien à petites gorgées. Il l'entendait dans la salle de bains se préparer pour aller dormir.

Le faible chant d'un merle dans la cour lui parvenait par la fenêtre entrouverte de la chambre. Il l'imaginait, sautant du buisson à la clôture avec son plumage terne, son bec, son œil en tête d'épingle. Ce chant lui inspirait un sentiment de vide et de plénitude. Il essayait parfois d'imiter la beauté indéfinissable des trilles d'oiseau par des sifflements maladroits mais n'obtenait jamais de réponse. Et puis il y avait la vue du merle lui-même, les mouvements saccadés de sa tête, ses sauts silencieux sur l'herbe grasse, ses yeux vides, ce dieu au fond de lui qui semblait émettre cette mélodie. Cet oiseau le bouleversait, il épuisait ses forces en le fixant de son œil vide et insouciant, comme s'il ignorait ce qu'il faisait. Sa mélodie cristalline aurait suffi à suspendre la tombée de la nuit.

Elle avait fermé la porte de la chambre et le chant s'était arrêté. Il était resté assis un instant puis avait arpenté fiévreusement l'appartement, ramassant les affaires que l'enfant avait éparpillées durant la journée. En rangeant la vaisselle, il avait renversé le verre de vin sur la table blanche. Le liquide rouge s'était répandu jusqu'au bord, puis sur le sol. Il s'était accroupi, contemplant les gouttes qui tombaient, la flaque sur le plancher de la cuisine, sans se résigner à l'essuyer. Le spectacle était à la fois beau et terrifiant : un récipient trop plein, un verre qui se vidait de son contenu, et ce contenu qui, en disparaissant, se métamorphosait.

Dans ce débordement rouge, il y avait déjà quelque chose de lui. Et quelques semaines plus tard, la pièce rouge, le crépuscule brûlant sur les fenêtres de l'immeuble d'en face, chaque détail de la chambre, le lit défait, la table de nuit, les étagères, les livres aux tranches silencieuses se découperaient dans la lumière surnaturelle en contours tranchants. Tout ce qui avait pu arriver avant cet instant n'avait plus aucun intérêt. Car tout était déjà en lui. Au bout du compte, tout avait surgi du fond de lui pour se propager vers l'extérieur, comme un éventail métallique déplié d'un coup de poignet : son regard tranchant la pièce en fines bandes scintillantes, la force vertigineuse qui s'était emparée de son bras, le mouvement de balancier, qui avait porté sa main vers la bouche de l'enfant. Rien ne pâlirait, rien ne s'effacerait. Il ne resterait, après coup, que des taches et des regards. Les pleurs de l'enfant. Les sanglots de la mère.

« Va-t'en, s'il te plaît.

– D'accord.

- Il vaut mieux que tu partes.
- Je peux t'appeler plus tard ? »

Elle n'avait pas répondu, serrant l'enfant dans ses bras, fermant les yeux dans un gémissement sourd. Ensuite, il n'y eut plus un mot. Il mit ses chaussures, attrapa sa veste et sortit sur le palier sombre.

Dehors, la scène de la chambre s'était de nouveau imposée à lui, le submergeant comme une vague glacée et inévitable à laquelle il s'abandonna. Il laissa la vague se fracasser sur lui et revit distinctement les yeux de l'enfant, la seconde d'après, la bouche grande ouverte, le sang sur ses lèvres, le regard fixe et poignant, cet air surpris qui bouleversait tout autour de lui, déchirait la pièce en lambeaux. Le décor de théâtre était tombé d'un coup sec. L'instant suivant, il était immobile dans l'escalier, la tête dans les épaules, le cœur battant, une boule dans la gorge. Plus tard, il pleurerait devant son ordinateur, chez le conseiller, chez le médecin, de la seule façon possible, sans larmes.

L'enfant avale une grande cuillerée de yaourt. Un morceau de muesli est resté sur sa lèvre supérieure ou peut-être un flocon d'avoine qu'il essuie de son index et remet dans sa bouche. Il ne peut s'empêcher d'observer cette petite bouche. Son regard s'y pose et glisse vers les yeux bleu foncé qui se lèvent parfois vers lui à travers la mèche. Rien ne transparait à la jointure de la peau du visage et du rouge des lèvres, pas de rayure blanche, pas de cicatrice, rien de concret.

Il boit son café et mange ses tartines de confiture. Voilà à quoi se réduit son petit déjeuner depuis cet été. Après le coup de téléphone de la veille, il a couru faire

des courses au supermarché pour le garçon. Dans le rayon, face aux innombrables sortes de mueslis, il s'est senti submergé par le passé : la fatigue des matinées pendant son congé parental, le stress des fins d'après-midi où il fallait passer à la crèche et faire à la va-vite des courses pour la soirée ou le lendemain.

Il attrape sur la table le journal *Metro*, parcourt les gros titres et, changeant aussitôt d'avis, le repose sur la table sale et nue. Comme l'enfant jette un œil curieux sur la première page, à l'envers pour lui, il retourne le journal pour le lui tendre. Le garçon s'efforce de déchiffrer les grandes lettres noires.

« Ils ont fait la moitié du nouveau métro, dit-il après un moment en relevant la tête. On pourra y aller quand ce sera fini ? Hein, papa ? »

Les mots le pénètrent, coulent au fond de lui.

« Bien sûr qu'on pourra prendre le nouveau métro ! »

Son ton, un peu trop exalté, illumine d'un sourire le visage sérieux de l'enfant.

« Tu auras... attends voir... dix ans ! »

L'enfant le regarde en fronçant les sourcils. Il refait lui-même le compte.

« Dans trois ans, alors ? »

– C'est ça, dans trois ans. »

Trois ans. Le temps passera et ce moment arrivera. Comme les autres saisons étaient passées et comme elles passeraient toujours. Sauf l'été dernier, qui s'était plutôt faufilé, avec difficulté, en titubant. Cela devait être une exception, il ne pouvait en être autrement.

Après le petit déjeuner, ils n'ont pas le temps de faire la vaisselle. Il pose les deux tasses dans l'évier, où se

trouve déjà la quasi-totalité des assiettes et des bols qu'il possède, en une pile chancelante, mélangés aux restes de repas séchés, aux couverts et aux verres à vin pleins de traces. Le peu qu'il avait ramené ne suffisait pas et il avait dû passer au grand magasin d'Odenplan. Les premières fois, ces ustensiles lui avaient semblé étrangers, de même qu'hier soir et ce matin. Le garçon et lui avaient mangé dans cette nouvelle vaisselle et il avait eu le sentiment très net de se trouver dans la vie d'une autre personne, utilisant des objets auxquels ses mains n'étaient pas habituées. Cela n'avait pas perturbé l'enfant. Il avait même fait un commentaire sur les verres, disant qu'il les trouvait jolis. C'est vrai qu'ils avaient l'air neufs, pas encore rayés par le lave-vaisselle, des verres Duralex, comme ceux qu'il utilisait enfant, mais épargnés par le temps.

Il regarde l'heure. Si ça continue, ils vont être en retard. Il presse l'enfant, l'air le plus détaché possible. *Brosse-toi les dents, mets ta veste et tes chaussures. Tiens, ton bonnet ! N'oublie pas tes gants.* Sa voix est douce. Le garçon s'exécute en silence. Sa réticence d'avant l'été a pris une nouvelle forme, une sorte de mutisme, de fermeture, de noirceur dans le regard. On lit sur son visage la résistance de tout son corps. Il enfle un manteau par-dessus sa chemise, c'est trop léger pour la saison mais c'est le seul qu'il a pris dans le déménagement.

Ils sortent de l'appartement. Le bruit d'un trousseau de clés résonne dans la cage d'escalier. Instinctivement, il se dépêche de fermer à clé pour ne pas croiser ses voisins, mais ses gestes sont maladroits et il entend les pas de plus en plus nettement. Avec un peu de chance, ils sont plusieurs étages au-dessus. L'enfant a déjà descendu les

quelques marches qui vont du couloir à l'entrée de l'immeuble. La porte s'ouvre et il perçoit la rumeur de la rue : les voitures, les conversations.

« Alors, t'arrives ? » crie la petite voix qui semble venir de loin.

Les bruits de pas se rapprochent. Il court, dévale les quelques marches. L'enfant tient la vieille porte ouverte, on voit dans l'embrasure la colline de la rue Tegnérsgatan. La lumière du début d'automne, blanche et sans reliefs, se déverse dans l'immeuble. Il sent grandir en lui une reconnaissance, un indicible soulagement que le monde les accepte sans protester.